

Ah ! celle-là, je l'ai nommée ; elle s'appelle *Esmeralda* ; elle existe, l'enfant à la chèvre, je l'ai trouvée, la voilà !

Cependant les trois gitanas, nonchalamment appuyées aux linteaux de la porte, frappent des mains ; elles balancent leurs têtes brunes, en vraies filles de Nubie. L'une chante et répond aux accords de l'instrument. Sa voix est métallique ; elle a les gémissements harmonieux, elle lance les notes stridentes, elle reproduit cette fantaisie arabe que pas une plume ne rendra. Nul bruit dans l'assistance. Tous contemplant ; ils ont subi la fascination qu'exerce Carmen, cette fille brahmine, cette péri dont les pieds cerclés d'or effleurent la terre, mais qui n'y marche pas et qui n'est point des leurs.

Telle révélation de beauté nous arrache des larmes ; si je ne faisais effort, les miennes couvriraient mon visage. Il y a des enchantements, il y a une puissance de la poésie, il y a un idéal de pureté, il y a des créations qui traversent notre ciel, le ciel de nos rêves ; elles apparaissent dans cette voie lactée, lumière diffuse de nos aspirations ; en un instant, comme l'étoile filante, elles réalisent nos songes, puis elles s'évanouissent, et quelque trace éblouissante que rien n'effacera plus nous dit qu'elles ont passé.

Carmen s'est arrêtée, sa petite main a essuyé ses joues moites ; à peine un coup d'œil furtif échappe-t-il sous les paupières.

Alors une autre jeune fille, Ramona Gorreas, une fille mauresque, s'avance à son tour. Grande, flexible autant qu'un palmier, les yeux bien ouverts, les dents plus étincelantes que l'opale, son sourire brille comme le soleil. Mais dès qu'elle a pris les castagnettes, les paupières de Ramona se sont abaissées ; une même modestie enchaîne son regard, une même chasteté modère ses pas ; toutefois

le charme n'est plus divin ; cette femme habite la terre ; sa retenue est une pudeur de vierge, ce n'est plus l'ignorance de la péri. Elle a marché sur nos sentiers, l'autre ne connaissait que les plaines d'azur.

Et voici Dolorès, la poitrine couverte de chaînettes d'argent, des plaques scintillantes aux oreilles, le jupon rouge, la ceinture de galon noir, le buste classique, les attaches fines, le teint couleur de bronze, les yeux veloutés avec la cornée d'un bleu pâle. Mélancolique, triste et languissante, pareille à ces femmes fellahs qui remontent le soir du Nil, leur urne sur l'épaule, elle vient promener ses pas nonchalants autour de Rafaël. Cette danse est un poème d'Orient, on en écoute les harmonies. Il y a peu de mouvements ; le danseur et la danseuse s'évitent ou se rapprochent avec lenteur ; leurs doigts ne se rencontrent point ; les yeux de la jeune fille restent à demi clos, ses lèvres sérieuses ; on dirait quelque rite accompli dans les profondeurs d'un temple égyptien.

La dernière, Fernanda, une Judith ; sévère, le visage encadré de bandeaux épais, la chevelure lourde, mate et bleuisante, s'est approchée. Elle ne porte aucun ornement ; à peine si ses doigts paresseux daignent secouer les castagnettes ; elle marche plus qu'elle ne forme des pas ; elle est tragique, son front garde un pli, ses sourcils se rejoignent en un froncement superbe ; tête à peindre qui n'inspire nulle sympathie.

Et comme elle achevait ses orbes dédaigneux, soudain arrive et saute d'un bond par-dessus les quatre étages de visages enfantins, une *muchacha*, quatorze ans, la rose dans les cheveux, une Arabe, une fille des déserts, sauvage, l'éclair aux yeux, aux lèvres, partout. Elle écarte des deux mains ce qui lui fait obstacle, les castagnettes fré-

missent dans ses doigts, elle s'élançait, impatiente, folle de joie et de la volonté qu'elle a de montrer ce qu'elle sait faire, et qu'elle est belle aussi !

Carmen, indifférente, debout, la tête un peu renversée, tout son idéal profil détaché dans la lumière, garde sa mystérieuse expression, sceau de l'origine sacrée.

Et le soleil baigne ce tableau ; et je les vois toujours, entrelacées, les bras passés autour du cou, ces jeunes filles naïves, dans l'abandon de leur grâce un peu farouche, belles sans savoir comment, nobles sans que nul leur ait dit ce qu'est la dignité, des fées, et vraiment je ne sais que ce mot pour exprimer le rayonnement d'un tel éclat.

Deux heures ont fui, nous nous sommes levés. En un clin d'œil jeunes filles, matrones, Ramon, Dolorès, Fernanda, et Carmen autant que les autres, toutes nous pressent, nous serrent et nous étouffent. Pesetas, réaux, ducats, rien ne les contente ; insatiables, elles tendent la main, poussent des cris perçants, et voilà de la poésie bien arrangée !

Eh bien, pas du tout, ce sont des enfants, n'y voyez point autre chose. Elles badinent en même temps qu'elles mendient ; leur avidité vient plus de la passion d'obtenir que de la soif d'entasser ; tant que vous donnerez, elles demanderont ; si vous refusez, le même rire joyeux vous répondra.

Au milieu de la bagarre, M. de Gasparin a fait faire silence ; il adresse à ces braves gens quelques mots du cœur ; on l'écoute : — *Dios bueno, si*¹ ! — Cela part de toutes les lèvres.

¹ Dieu bon, oui !

Rafaël et son compagnon, gentilshommes jusqu'au bout, n'ont rien sollicité. Aidé de Martinez, mon mari nous tire l'une après l'autre de la mêlée; on sort non sans peine, c'est fait.

Vers le pont, nous rencontrons la Hermosa, svelte avec le port d'une reine. Sa beauté flétrie conserve de nobles traits; couverte de bijoux comme son époux Ginès, des cheveux plus noirs que le jayet tout constellés de bijoux, elle nous aborde, insouciante mais rusée; sous son apparente indifférence on sent le dépit d'avoir manqué l'occasion.

Après quelques mots échangés avec elle, nous poursuivions notre route, lorsqu'un gitano, lancé à pleine course, nous rattrape plus loin.

— Qu'y a-t-il?

— L'ombrelle de la señora.

— Mon parasol!

— Il est resté là-bas.

— Vous me l'apportez?

Notre homme embarrassé garde le silence. L'ombrelle est prisonnière; si nous voulons l'avoir, il en faut payer la rançon.

Ce trait les achève.

— Tenez, hombre, allez chercher le *quitasol*¹.

Comme nous touchions la porte de notre fonda, voici que du fond de la rue arrive derrière nous une femme, une zingara, tout essoufflée; elle tient en l'air quelque chose d'informe, chiffon emmanché d'un bâton qu'elle agite; elle nous a rejoints, tombe haletante sur le trottoir, lève son bras défaillant et me présente l'objet. Mon ami, c'est l'om-

¹ Parasol.

brelle, en trois morceaux, déchirée, dépecée, souillée de boue. Faut-il qu'on se soit gourmé sur son corps!

Cependant la Hermosa, qui a gagné l'hôtel par des rues détournées, nous attend chez nous. Elle aurait voulu venir ce soir, et danser en jupe d'argent; non par intérêt, ah fi! elle relève la tête de l'air d'une Junon antique; mais à cause du goût passionné qu'elle sent pour nos personnes.

Ainsi finit la comédie. Si nous étions restés, la gitanerie aurait fait de nous ce qu'elle a fait du *quitasol*; morts ou vifs, nous n'en sortions pas entiers.

Du haut de la tour, nous avons jeté un dernier et long regard sur cette vega merveilleuse. Contemplez-la bien, mes yeux, vous ne la verrez plus; ni les belles verdure, ni les palmiers aux panaches ondoyants, ni les bois d'orangers, ni la splendeur de ces régions du Soleil.

Plus tard.

Le docteur est venu nous prendre dans sa gallera afin de nous conduire à la station; il nous montre, chemin faisant, les campagnes environnantes.

— A qui appartient cette hacienda?

— A moi, répond le docteur; puis il se reprend: A votre Grâce. — Voilà les belles façons espagnoles.

Paniers de fraises, bouquets de fleurs, lettres de recommandation adressées aux amis de Madrid, rien ne nous a manqué.

Les diligences, après un bout de voie ferrée, nous mènent à la gare d'Agramonte où nous retrouverons le carrofferril.

Et pendant que nous traversons, emportés au galop de notre attelage, l'âpreté des plateaux qui remontent vers le nord; tandis qu'à toutes les perspectives des cônes se lèvent, jetés avec leurs tranchants, leurs pics et leurs vastes croupes dans les clartés de l'horizon; pendant que leurs grandes échancrures laissent jaillir l'incendie du couchant, que le zagal crie : *Castillanô, castillanô, vellatè!* qu'un dernier palmier battu des vents agite sa chevelure, qu'on ne rencontre plus que des caravanes de mulets ou des files de tartanes chargées de sparterie et dirigées par l'arriero qui se balance sur sa monture et pousse sa voix en clameurs farouches; la scène de tantôt se retrace à mon souvenir. Je revois ces filles d'Égypte, ces filles des Maures, ces filles de l'Indoustan; je vois Carmen, unique au monde, dans son nimbe lumineux. Cette danse plus chaste que celle des étoiles, ce long voile des paupières, cette magie de la beauté, cette grâce de l'ignorance, tout m'est restitué. Mon ami, je ne vous en dis plus rien, car je vous en parlerais toujours.

Eh bien donc les austérités du désert nous ont saisis. Je leur trouve de la majesté. D'ailleurs, quand la terre se fait morne, les cieux se font éclatants. La lumière sur ces espaces désolés prend des transparences, elle passe par des dégradations infinies dont jamais sites plus fortunés ne connurent la magie.

Dans ces hautes vallées sans issue, règnent des fièvres pernicieuses; ce sont elles qui chaque été dépeuplent le chantier du chemin de fer; on leur doit l'interruption du réseau. Des bastions naturels étagent leurs contre-forts au

milieu de cette vastitude; ils emprisonnent l'air, retiennent les filets d'eau transformés en mares dès que vient la saison des pluies, et quelque grande asphodèle aux teintes pâles incline seule sa longue tige, selon que passe le vent sur l'étendue.

Cependant les sierras succèdent aux sierras, la diligence prend à travers champs. Ces trous que vous voyez çà et là, dans le sable, sont les tanières des gitanos. Ils s'abritent sous le sol, au milieu de ces coins perdus, enfouis comme les Zigueuner de Bulgarie qui ont creusé leurs terriers dans les berges du Danube.

Roumani des villes, Roumani des lieux sauvages, les uns pas plus que les autres ne pratiquent de religion apparente; ils ne suivent point le culte catholique, on ne leur en connaît nul autre; pourtant ils épousent à l'occasion des chrétiennes, leurs noms sont pour la plupart des noms communs à tous les Espagnols, et quand on leur parle de Dieu, même de Jésus, ils donnent des signes de respect et montrent un assentiment presque enfantin ¹.

Nous venons d'apercevoir la station d'Agramonte. Elle s'élève en plein désert. On y arrive affamé, il n'y a de rien. Mais vous comptez sans la courtoisie nationale. A peine

¹ Il y a, dit le proverbe espagnol, trois problèmes qu'on ne résoudra jamais :

Se los gitanos son bautizados y casados,
Se los sacristanos odien la missa.
Se los sacerdotos son religiosos.

Si les gitanos sont baptisés et mariés,
Si les sacristains écoutent la messe,
Si les prêtres ont la foi.

deux ou trois caballeros ont-ils surpris notre embarras, vite, l'un nous offre la moitié de son pain, l'autre nous contraint d'accepter les œufs durs dont il venait de faire emplette, un troisième apporte les seules oranges égarées en ces latitudes, et nous voilà bon gré mal gré changés en frères quêteurs.

Or vous pensez si d'Agramonte à la gare d'Albacète on célèbre l'urbanité des chevaliers ibériens.

26 avril 186...

Je vous ai quitté, hier au soir pour acheter des coute-las. Albacète est l'endroit où se fabriquent les fameuses *navajas*. Représentez-vous un manche long de deux pieds, renflé par le milieu, terminé en queue de scorpion par le bout; écoutez ce craquement sinistre dès qu'on pousse ou qu'on tire le ressort, voyez cette lame, fine, large, effilée, pointue, luisante, glissante, qui porte gravées en lettres rouges comme le sang des sentences pareilles à celle-ci : *Mas pica que una vibora* (je pique mieux qu'une vipère), vous sentirez avec nous que c'est ici de la couleur locale, et, de dix heures du soir à minuit, vous ne cesserez ni d'examiner les dessins bizarres de la monture, ni de déchiffrer les caractères écarlates, ni d'emmagasiner pour vos frères, pour vos cousins, pour vos neveux et pour vous-même, ces armes terribles qui donnent le frisson rien qu'à les voir! Elles exercent une telle fascination sur les cœurs sensibles, que chacune de nous porte quatre ou cinq de ces couteaux d'ogre dans son sac; jusqu'à la fin du voyage nous en achèterons, et si de l'autre côté des Pyrénées quelque

lame, égarée sur le versant français, se présente à nous, elle trouvera très-certainement à qui parler.

Vers minuit, le train qui marche vers Tolède nous ouvre ses wagons à dix places, une abominable invention, et nous empile avec toutes sortes de don Quichotte pur sang. Est-ce la Manche, est-ce le hasard, on ne rencontra jamais pareil assortiment de longs corps, de longs nez, de joues décharnées et d'orbites cavernes. Type chevaleresque au demeurant, avec de nobles façons. Je vois encore une de ces *tristes figures*, mais belle, se tenir dans le coin du wagon, plus immobile que la statue du Commandeur, tandis qu'une gracieuse señora, sa femme, coquettement enveloppée de la mantille, promenait une tête mignonne, avec toutes les impatiences de l'insomnie et tout l'abandon d'un trop court sommeil, sur la poitrine du caballero qui lui servait d'oreiller.

Pendant le train court à travers les plateaux sans limites, sans arbres, sans villages; un néant rendu visible.

Le Toboso doit se nicher là-bas, sur notre droite.

Franchement, quand on habite un lieu pareil, je conçois qu'on aille chercher les aventures. Rien de tel que les monotonies du sol ou que les uniformités de la vie pour délier l'imagination. De manière ou d'autre il nous faut de la couleur. Quand la palette est vide, l'âme broie du noir ou du blanc. Lorsque tout se tait autour de nous, que rien ne bouge, qu'une égalité de plomb menace de nous ensevelir sous son couvercle sépulcral, l'intelligence, le cœur, les pensées et le corps lui-même se détendent brusquement; ils font effort, le couvercle part en éclats, et les plus tranquilles et les plus modérés entrent par effraction dans le monde de la fantaisie, au grand ébahissement de

leurs voisins qui ne les avaient jamais vus qu'en bonnet de coton.

Vers six heures du matin, quelques arbres se sont arrondis au milieu des brumes. On crie : Aranjuez ! A demi réveillés, assoupis à moitié, nous sortons des voitures. Nous voyons devant nous un gros pâté de palais qui rappelle Versailles ; nous gouvernons sur la grille en suivant cette galerie que fit établir Godoy, le prince de la Paix, afin de passer plus commodément de sa demeure dans le château royal. On nous ouvre, non sans peine (l'heure matinale dérouté les coutumes du pays). Un gazon blanchi par le givre s'étend sous nos pas ; cette nature du nord, pâle, dévêtue encore et froide à l'œil, prolonge nos frissons de la nuit. Nous marchons en silence jusqu'à ce long balustre qui nous arrête ; un fleuve jaunâtre coule à pleins bords sous nos yeux, et là, rangés en ligne, considérant les flots mornes, nous murmurons d'une voix endormie : Fleuve du Tage ! — Mon ami, c'est parfaitement bête, mais c'est comme cela.

Au surplus, ces grandes eaux limoneuses enferment le palais. Quelque part qu'on aille, sous les arbres où commence de pénétrer le jour, dans les parterres où quelques maigres jacinthes, fleurs de notre premier printemps, dressent leurs clochettes, toujours on entend cette voix grave, toujours on retrouve les plis du gigantesque serpent. Il semble que la cour d'Espagne ne puisse pas plus à la campagne qu'à la ville, se passer de tristesse et de solennité.

Il y a des vergers ; les boutons du poirier vont s'entr'ouvrir ; on nous le fait remarquer et combien la saison est précoce ! Hélas ! mon ami, ces précocités-là nous serrent à la gorge.

Nous avons les yeux pleins encore des embrasements de Carthagène; les dattiers se balancent trop près de nous; l'ombre de leurs palmes caressent notre front; le voile éclatant des orangers, les lumières de ce ciel, les éblouissements de cette mer, et les capas rouges des Valenciens, et les corsets bleus des gitanas, et l'étincelle des yeux noirs, tout cela nous enveloppe d'une atmosphère enchantée.

Nous voilà donc sous les ormeaux. Des troncs puissants, de belles branches, je ne dis pas le contraire. L'écorce rugueuse s'est déroidie, les petites feuilles se déplissent; par ci par là quelque parterre, soigneusement encadré de buis, nous montre tantôt un groupe de statues, tantôt une fontaine sans eau, comme chez Louis XIV.

On trouvera de la grandeur dans cette énergie des végétations. La *plaza de los Robles*¹, avec ses arceaux de pierre qui se détachent sur un fond de ramées, produit un contraste dont l'œil reste amusé. Cette perspective qui plus loin met les lumières du ciel au bout d'une quadruple avenue de platanes, cette grotte de Pausilippe taillée en plein fourré, garde ses mystères avec son ampleur. Je conçois que pour des gens perdus au milieu des aridités manchaises, Aranjuez exerce la séduction des jardins d'Armide; mais il ne faut pas revenir de Murcie.

Restent les rossignols, qui se répondent d'un segment à l'autre de la forêt géométrique; restent les notes plaintives de la huppe, assorties aux mélancolies du lieu; restent les souvenirs de Charles III, roi de paille jeté hors du trône, ici même, par son fils Ferdinand VII; et les terreurs de Godoy, lorsque après trente-six heures de transes et de

¹ Des chênes.

jeûne, il se hasarda hors de sa cachette, fut reconnu, pris et traîné tout tremblant devant l'usurpateur qui lui laissa la vie.

L'image plus douce de la pauvre Marie-Louise, cette enfant de Savoie dont nous avons rencontré la mémoire à Figueras, erre à son tour sous les ombrages. La petite reine se promenait parmi ces grands arbres : « qui font plaisir partout, écrivait-elle, mais surtout en Espagne où l'on n'en voit guère. »

Nous allons de la sorte, entre un passé mesquin dont les pâles reflets ne réchauffent point l'aspect, et les langueurs de cette nature ensommeillée dont les monotones laissent le cœur figé. N'était le fleuve, n'était la mouvante écharpe dont il étroit le palais, bouillonnement qui indique la profondeur, cours puissant jeté tout au travers du parc royal, on n'emporterait d'Aranjuez qu'une impression glacée.

Deux heures de carreferril nous ont mis aux portes de Tolède.

Le soleil resplendit. Vis-à-vis de nous une antique cité, une de ces villes qui portent leurs lettres de noblesse écrites tout du long de leurs murailles crénelées et de leurs châteaux démantelés, une de ces reines à cheval sur les sept coteaux sacramentels, dresse dans le ciel ses tours, ses forts, ses défenses à moitié ruinées et son profil bizarre, cruellement déchiré par le temps.

Le Tage l'enclave; elle ne tient à la terre que par cet isthme, dont les versants assez doux se relient aux campagnes d'un vert doré. On ne découvre en arrivant ni le cours entier du fleuve, ni l'anneau dont il entoure la presqu'île, ni les escarpements au travers desquels il prendra son che-

min ; mais je ne sais quelles transparences font voir que la ville est portée haut dans les airs.

Elle a les chaudes teintes de ce qui vécut longtemps. Ses *alcazars*, tour à tour prétoires des rois goths et palais des califes, tantôt lèvent dans les basses prairies, tantôt dressent sur les collines leurs restes qui parlent d'une gloire disparue, pendant que le château de Charles-Quint étale dans l'azur sa masse carrée dont la pesanteur écrase tout.

On comprend, rien qu'à considérer cela, les fiertés de Tolède, qu'elle fut reine sous les Visigoths, reine sous les Africains, reine sous les monarques espagnols. La tradition lui donne Adam pour fondateur ; de plus modestes légendes la font remonter à Tubal Caïn. Elle serait, d'après quelques savants, cette antique Tarsis qui servit de refuge aux Israélites persécutés en Judée. Philippe II lui ôta sa couronne pour la poser au front de Madrid, une nouvelle venue. Tolède, cependant, a conservé la suprématie religieuse. Son archevêque reste primat de toutes les Espagnes, et son chapitre, dont le roi faisait partie jadis, se donna longtemps la joie de mettre une fois par an l'auguste chanoine à l'amende, pour cause d'absentéisme ; cela se pratiquait le jour de la Saint-Jean.

Elle a vu, Tolède la superbe, arriver Léogiwilde, le roi goth aux cheveux tombants, la tête ceinte d'un de ces bandeaux d'or à pendentifs étincelants de rubis et d'émeraudes que des fouilles récentes nous ont restitués. Elle a vu Récarède, croyant pour la multitude douteuse, soumettre son peuple entier à la foi catholique ; mais quoi, dans ce bon siècle, la religion du monarque servait pour tous. Elle a vu le roi Wamba construire ces palais qui nous montrent encore le cintre gracieux et simple de l'ordre roman.

Après, les Maures sont venus. Le traître comte Julien leur a fait signe, ils sont accourus pareils à des sauterelles africaines; ils ont élevé leurs alcazars aux fines tourelles, aux arcs déliés; ils les ont placés sous les ombrages, près du fleuve, parmi les prairies; ils ont jeté la guipure de leurs murailles crénelées au flanc des coteaux; ils ont dressé sur la route incendiée du Soleil leur porte d'El Sol avec son fer à cheval évidé, la fantasque, l'élégante, toute dorée de clartés ambrées, toute pleine de lumière, pure, caressante à l'œil, et qui reedit, rien qu'à la voir, les poésies de la domination sarrasine.

Don Alonzo, le maître du Cid, se tenait à Tolède, sous la protection d'Ali-May-Moun le calife (car les chrétiens n'ont pas toujours guerroyé contre le Maure; maltraités ou battus des leurs, ils savaient fort bien invoquer la générosité des mécréants); don Alonzo dévorait donc ses ennuis à Tolède, lorsqu'il apprit la mort de don Sanche, son frère, qui lui avait méchamment ravi le royaume. Notre prince espagnol jouait aux échecs avec l'Arabe. Brûlant de partir, mais n'osant manifester son désir, il gardait le silence. Par trois fois le chrétien gagne le Maure :

— Va-t'en, va-t'en, va-t'en ! s'écrie alors le calife, avec cette chevalerie qui déguise la valeur du don sous un semblant de courroux.

Don Alonzo ne se le fit pas redire. Il quitte le palais, retourne en sa maison, se dévale par-dessus la muraille, court à Zamora, saisit le sceptre, empoigne l'épée; et ce fut lui qui reprit Tolède aux Africains.

Les Juifs cachaient ici le luxe de leurs habitations sous des dehors sordides. Pressurés tour à tour par les Goths, par les Maures et par les chrétiens, ils surent garder leurs richesses avec leurs synagogues jusqu'au moment où Vin-

cent Ferrer, ce cruel, les déchira de ses ongles d'airain; jusqu'à l'heure où le roi Ferdinand, les recherchant jusqu'au dernier, effaça leur ombre même de cette ville qu'ils avaient habitée avant les Espagnols, avant les Goths, avant les Maures, avant les Romains. Si quelques-uns des fils de cette race proscrire vivent encore à Tolède, ce sont des gens craintifs, mystérieux, qui dérobent leur origine sous le manteau castillan, et qui dissimulent leur désespoir avec leur foi, derrière les cérémonies d'un culte qu'ils exècrent tout en le pratiquant.

Elle a des fastes sanglants, la reine au port altier. Assise à l'écart, couronnée de son auréole ecclésiastique, elle demeure sans communication avec le reste du monde. Ceux qui la viennent voir sont des admirateurs, ils lui apportent leurs hommages; elle les reçoit de haut. Je ne sais quoi de brusque et d'hostile a remplacé l'exquise urbanité des royaumes de Valence et de Murcie. Le *Usted*¹ a disparu. Les formes, de moelleuses qu'elles étaient, se sont faites rudes. On répond court. Le regard toise, il n'accueille plus. Des uns aux autres nulle courtoisie; on est bourru, volontiers on est agressif. Les majestés déchues, quand elles ont perdu le pouvoir, renoncent parfois à leur superbe; l'habitant de Tolède, qui a conservé l'orgueil, me rappelle ces bourgeois de la Rome actuelle, le front dédaigneux, le sourcil froncé, le regard malveillant, l'air rogue, tout l'extérieur tendu sur une grandeur évanouie, cet ensemble en un mot qui gronde et grommèle, et du haut de ses ruines voit grouiller bien bas le petit monde barbare à peine digne d'un regard de pitié.

¹ Votre Grâce.

Nous avons traversé le Tage, imposant et austère. Nous l'avons franchi sur un pont monumental, *el puente d'Alcantara*, que défend à l'entrée une lourde porte érigée par Charles-Quint, tandis qu'une tour octogone protège la sortie. Le chemin qui monte vers la ville jette ses plis autour du rocher ; il laisse de côté la Puerta del Sol, s'accroche aux pentes roides, coupe la *Plaza del Zocodover*, vieille place entourée de vieilles maisons, bien au soleil, bien à l'air, portée ainsi qu'un balcon sur les flancs escarpés du promontoire qui domine le pays. Quelques ruelles enchevêtrées et grimpantes nous ont menés dans la *Fonda del Lino*. Point d'hôte, des *criados* farouches, des portes fermées à clef, un *comedor* qu'on prendrait pour une salle de cabaret, quelque galerie tapissée de nattes, des antiquaires qui promènent là-dedans leur museau de fouine avec leurs faïences arabes et leur ferraille visigothe, voilà notre palais.

Une fois logés, et ce n'est pas sans peine, nous mettons la main sur un guide, vieux carliste jadis interné en France. Il sait ses antiquités par cœur et nous les mènera voir. Voulez-vous l'individu ? tête carrée, sourcils en brosse, moustache en étrille, avec une bouche diserte et des yeux de charbon vif ; cette balafre au travers du front complète l'homme ; le caractère se révèle en deux mots :

— Ma fille, dit Perez, quand zé souis révénu, il m'aimait pas ; il gardait pas lé respect. Alors, moi, z'ai donné loui dé coups de pied, pour mé faire connaître !

Telles sont les façons paternelles dont use cet antique appui de la légitimité.

Quant aux idées, Perez a gardé celles de Vincent Ferrer et d'Isabelle la Catholique :

— Des Juifs, des protestants! nous autres, à Tolède, nous souffrons pas cé tas de païens.

Mais nous voilà dans le *patio* d'une maison mauresque. C'est une cour secrète pleine de lumière et d'azur; elle n'a d'autre toit que les cieux; un cordon d'arceaux et de colonnettes l'enlacent; des fleurs se groupent au centre en un massif embaumé. Si vous suivez la galerie et que vos yeux se lèvent, ils trouveront la boiserie arabe, un plafond cloisonné; l'outre-mer dont les caissons furent peints subsiste encore; les arabesques d'or qui jetaient leur dentelle sur ce fond richement coloré conservent toute la finesse du réseau. Le moucharabieh croise toujours ses lattes devant les croisées. Penchez-vous sur ce puits, les chaînes qui couraient entre les doigts des belles esclaves en ont rongé le marbre; vous sentez le poli de l'échancrure.

Est-ce du Goth qu'il vous faut? alors venez plus loin, regardez ces pleins cintres ornés de loupes en pierre et ces murs au front rude que couronne quelque feston aérien.

A chaque instant des portes énormes, lourds battants de chêne qu'étoilent les clous sarrasins, nous montrent leurs mamelons armés d'un dard ou taillés en pointes de diamant. Goths et Maures vous saisissent au passage, tous vous parlent à la fois. C'est la tour de San Tomaso, une Arabe; c'est le château de Wamba, un Visigoth. Tantôt des colonnes, tantôt des arceaux empâtés de maçonnerie arrêtent vos yeux. Trois ou quatre capitales bâties par trois ou quatre races effacées du sol ont entassé là leurs magnificences.

Et *San Juan de los Reyes*, l'ancien monastère catholique, reste debout au milieu des ruines.

Je la trouve belle, cette église campée par Isabelle et Ferdinand au front de la vieille cité. Ils l'érigèrent en commémoration d'une victoire remportée sur le Portugal. Fruste des côtés, elle assied son chevet sur la pente jaunâtre et déserte qui descend vers le fleuve. Là, des balustres ciselés jettent leurs découpures à travers les plaines du bas pays; là s'étagent les statues des guerriers; là, des aiguilles hérissées d'épines enfoncent leur pointe dans le ciel. Il y a de la royauté, de la domination, de la bravoure castillane dans ce monument viril. Et qu'il y a de chevalerie aussi dans le souvenir des captifs délivrés à Grenade, dans ces chaînes qui pendent aux murs, lourdes, avec leurs anneaux noircis que la rouille achève de dévorer.

L'intérieur tient presque autant de la mosquée que de l'Église chrétienne; c'est par où je l'aime. J'aime l'opposition que forme l'arc surbaissé du fond avec cette coupole noyée dans les sérénités supérieures; j'aime les sentences qui courent sur la frise, j'aime les guipures de pierre à toutes les hauteurs, je trouve ici ce contraste du mur plein avec les ogives largement ouvertes, qui par la simplicité, par l'élégance et par le volume d'air plaît tant à mon esprit amoureux des belles lignes et des belles clartés.

Il goûte plus encore cette autre iglesia : *Santa Maria la Blanca*, ancienne synagogue des Juifs.

Trois rangées de fers à cheval ont dessiné leur profil dans la profondeur de ses nefs; des chapiteaux étranges soutiennent les trois étages sur leurs pommes de pin roides et fortement entaillées; au-dessus des arcs, un dessin capricieux a promené ses lignes pleines de fantaisie, que le savoir mesure et qu'il contient; les cèdres du Liban ont fourni les poutrelles du toit. Nous nous sommes assis vers

les puits des Israélites, nous errons parmi ces lourds piliers octogones; les guirlandes, les rosaces, les entrelacs miroitent dans une éclatante lumière qui rend l'abandon plus impressif et plus triste le silence. Ah! mon ami, cela fait mal de lutter contre des mots et de se débattre contre toutes les impérities du langage pour rendre ce poëme oriental, écrit avec des couleurs, des courbes et le ciel.

Lorsque nos pas nous mènent en quelque site perdu, parmi les ruines, et que, penchés à ce mur branlant qui surplombe nous regardons au fond du précipice, nous voyons le Tage rouler ses eaux grondantes, et le courant se frayer un chemin entre deux ravins déchirés.

Le pont *San Martin* projette son arche rougeâtre au travers du fleuve; elle relie un désert à l'autre désert; le terrain écorché montre ses blessures qui saignent; quelque bruyère essaye de fleurir là-bas, et dans le fleuve, des murailles noircies et percées d'ogives, racontent la grandeur et les amours éteintes.

Puis nous revenons aux Juifs, à cette autre synagogue : *Nostra Senora del Transito*, construite en 1366 par le fameux Samuel Levy, trésorier du roi don Pèdre; nous entrons dans ce *Taller del Moro* qui nous rend les lambris, les caissons, le lapis, les voussures avec les inscriptions du palais arabe. Hélas! des ouvriers bras nus et manches retroussées y attaquent à grands coups les blocs de pierre dont se bâtit la moderne Tolède; et quelques géraniums sauvages poussent leurs racines dont l'effort a déplacé les dernières faïences que retenait encore le mur sarrasin.

Venez-vous en sur la place de la cathédrale. Voyez-vous ces trois portes sacrées : *l'Infierno, el Pardon, el Juicio*¹; que vous disent leurs nobles courbures ogivales ! Et ces profusions d'anges, ce peuple de statues, le fouillis des cordons, le fourré des pampres, les bas-reliefs, les rondes bosses, ces deux piliers qui séparant les trois baies, montent, étage après étage, flanqués de niches et de saints, jusqu'au faite, que vous disent-ils ? Cette tour, que vous dit-elle, puissante, svelte, dressée de retrait en retrait, ornée de faïences bigarrées, brodée d'arceaux, de colonnettes, de balcons à jour, avec ses grosses cloches et leurs battants monumentaux et leurs gigantesques supports ! Plus haut que le balcon, les pyramides ; plus haut que les pyramides, les flèches ; plus haut que les flèches, les épines ; plus haut que les épines, le dard aigu porté dans les cieux avec ses globes d'or et sa croix éblouissante, que vous dit cela ! N'est-ce pas, vous restez comme nous, abasourdi, sur cette petite place égayée d'un jet d'eau, tandis que derrière vous le lourd palais archiépiscopal regarde sans sourciller toute cette féerie ?

Je vous fais grâce des détails ; seulement arrêtez-vous devant la *Puerta de los Leones*² ; foulez de vos pas le parvis qui la précède ; contemplez le grand arc qui la couronne, considérez ces bêtes héraldiques, accroupies sur leurs piliers, chacune son écusson armorial entre les pattes, prêtes à déchirer tout mécréant.

La nef éclairée de vitraux peints s'étend sous une voûte immense que supportent des faisceaux de colonnes. Placé comme toujours au milieu du sanctuaire, le chœur en allègre les lignes et en diminue la majesté.

¹ L'Enfer, le Pardon, le Jugement.

² Porte des Lions.

Au fond de la Capilla major, ce colossal retable qui représente les scènes de la Passion, œuvre baroque et surchargée, échafaudage de clochetons et de dais historiés ; prodige de sculpture sur bois, diffus assemblage d'imaginaires diverses que relie une commune parenté : le mauvais goût entasse des miracles d'exécution sur des monstruosités de peinture. C'est étourdissant, on dirait un cauchemar de bric-à-brac. Et pourtant cette Capilla major reste belle. N'a-t-elle pas, outre ses richesses, les tombeaux des rois goths ? Tout mutilés qu'ils furent par le cardinal Mendoza, dont la superbe, ignorante autant que brutale, jeta bas un côté de l'édifice pour se construire un catafalque, ils gardent leur austérité, et rien n'a pu leur ravir leur souveraine grandeur.

La Silleria du chœur nous montre ces débauches de travail qui toujours me donnent de la tristesse. Tant d'idées, et parfois du génie, employés à décorer des stalles canoniales si bien perdues au milieu de cent chefs-d'œuvre pareils, qu'à peine arrêteront-elles un instant le regard !

Quant au fameux *trompe-l'œil* qui joue le relief à s'y méprendre, ce n'est pas de l'art, c'est de l'industrie, l'âme n'a rien à voir là-dedans.

Des grilles plus ouvragées que l'ivoire sculpté, par ci par là des ornements rococos, dans la salle capitulaire des plafonds moresques avec des portraits d'évêques, une vierge d'argent, le cloître et le trésor, je vous ferai tout voir si vous voulez.

Pour aujourd'hui vous en avez assez, moi trop : *vamos a dormir.*